



J'aimerais vous dire

Entretien avec Denis Gira

Albert ROUET (Archevêque retraité de Poitier)

Paris, Bayard et Fides, 2009, 346 pages

Résumé par Lucien Lemieux

Publié du 28 août au 20 novembre 2011

PRÉFACE

« Je pense que nous traversons une crise profonde », celle « du gel : gel des initiatives, gel de la responsabilité des gens dans la société civile, gel de la vie politique ». Tout est réduit à l'économie et celle-ci aux finances. « L'Église est elle aussi tentée de se replier sur elle-même », en croyant qu'avec des mots et des règles elle résoudra les questions des êtres humains. Il s'ensuit là aussi de gel. « Or, les périodes de rigidité sont toujours des périodes d'insignifiance ». L'impasse qui en résulte « ne conforte que ceux qui tiennent les manettes ». « Plus que dans une période de relativisme, nous sommes plongés dans des certitudes parallèles... et le dialogue dépérit » entre l'Église et le monde. « La foi n'est pas d'abord un problème de langage, mais d'intérêt... rendons la foi attirante et les boiteux marcheront ».

1 SUR LES PAS DE SAINT HILAIRE (NÉ VERS 315-DÉCÉDÉ VERS 367-368)

« L'Église travaille toujours à initier » de nouvelles personnes à devenir chrétiennes. « La foi naît chaque jour, parce que le Christ ressuscité est notre contemporain » depuis 2000 ans. « On ne doit pas considérer l'Église comme une institution installée » Elle est plutôt « fondée sur un mouvement, sur un envoi des gens, dont la vie n'a pas été d'une fidélité à toute épreuve ». Des Douze, l'un l'a vendu, un autre l'a trahi et les dix autres se sont enfuis.

Pour sa part, Hilaire a vécu à une époque, où le culte à l'empereur était tombé en désuétude, mais étaient répandus les cultes gaulois, les cultes de naissance, le culte du soleil et les cultes locaux. « Les communautés chrétiennes vivaient dans une société

pluriculturelle et pluri-religieuse », ce qui peut faire penser à maintenant. Or, « on ne trouve pas chez Hilaire », évêque de Poitiers des années 350-353 aux années 367-368, incluant cinq années d'exil en Phrygie (en Turquie actuelle), la tendance vaticane actuelle « à noircir la société, accusée d'être relativiste et sécularisée, de manière à apparaître comme le seul sauveur qui s'impose ». Hilaire ne souffrait pas de manichéisme, « où l'on peint la réalité en noir pour mieux faire ressortir le blanc » que l'on représente. Dieu a envoyé son Fils dans le monde, parce qu'il aimait le monde. Dans les périodes d'incertitude, les « gourous » sont à la mode. Or, ceux-ci ne conçoivent pas Dieu « à partir de ce qu'il dit de lui-même, mais de ce qu'ils décident d'imaginer ». Or, « se forger des idées fausses de Dieu est aussi impie que le nier ».

Hilaire, sous l'influence de l'évangéliste Jean, trouvait premièrement important que « la vérité fût attirante, c'est-à-dire qu'elle mobilisât la liberté et qu'elle apparût comme désirable ». « La beauté fait de l'Évangile une nouvelle véritablement bonne ». « C'est le beau qui attire la liberté parce que le beau est désirable ». Il est même séduisant, mais non fascinant. « La séduction attire et comble ; la fascination trompe ». Il s'agit d'une beauté qui fait confiance ; dès lors, la liberté de l'être humain « se sent reconnue et respectée ». Deuxièmement, Hilaire a découvert que Dieu était communicable, c'est-à-dire généreux, non pas en rendant dépendante de lui la personne qu'il assisterait dans le besoin, mais par sa proximité, son partage, sa communion, le Verbe se faisant chair. Dieu est donc relation, ce qui permit à Hilaire de croire en « l'unique mouvement d'amour du Père et du Fils, dans l'Esprit ». Troisièmement, il en est aussi pour l'Église. « Une foi sans communion de frère à soeur, de membre à membre, est une foi qui a une tête, certes, mais pas de corps. Elle n'est pas viable... Une foi uniquement verticale ne peut que déboucher sur la concurrence, donc sur la violence ». L'Église, selon la révélation incarnée de Dieu, n'est pas une institution pyramidale, mais un lieu de réciprocité et de communion ». Ainsi, les ministères exercés en Église consistent fondamentalement à favoriser les relations fraternelles, pour que le corps soit vivant et vivifié.

Saint Hilaire, évêque de Poitiers en France au IV^e siècle, accordait la primauté aux Saintes Écritures de la Bible. Il jugeait son peuple capable de comprendre ce qu'il en expliquait, peut-être pas de façon intellectuelle, mais de façon existentielle. L'intelligence de la vie est nécessaire à l'intelligence de la foi. Connaître le Christ grâce à l'Écriture Sainte était, selon lui, le chemin de la connaissance de Dieu. Hilaire a écrit ceci : « l'apôtre Paul nous apprend que la Parole de Dieu doit être commentée avec un respect absolu ; il ne faut pas le faire de façon banale selon notre manière de parler, mais en disant les mots que nous avons lus et appris ». Les mots ayant plusieurs sens, il importe constamment de les préciser ; ils n'ont de « valeur que dans une phrase et une

logique ». Aimer permet de dépasser l'ambivalence des mots, ce qui requiert de la prière d'offrande à Dieu. Hilaire ne parlait jamais de la grandeur ni de la puissance de l'Église. D'ailleurs, seulement une centaine de personnes étaient alors chrétiennes à Poitiers sur une population de douze à quinze mille habitants. Jésus « n'a jamais demandé d'être nombreux, mais d'avoir du goût ».

« La vérité des mots, ce sont aussi les actes ». La Parole de Dieu se traduit surtout en actes. Jésus a d'abord été menuisier à Nazareth. Paul fabriquait des tentes à Corinthe. La réalité des actes est primordiale. Insister d'abord sur la raison, c'est se définir uniquement comme occidental. « L'Église est toujours en train d'instituer un langage ». « Les formules dogmatiques ont été exprimées négativement, ce qui laisse grande ouverte la porte pour en dire plus ou le dire autrement ». Dans une société où tout est contrôlé, où les gens « se sentent incompris par la majorité des grandes institutions de ce monde », ne vaut-il pas mieux les laisser s'exprimer subjectivement et leur faire « goûter à la bonté de l'Évangile » ? Ce peut être paradoxal, mais il faut bien le dire. Dans l'Évangile selon Matthieu par exemple, « Jésus pose plus de questions aux gens que ceux-ci ne lui en posent ». N'est-ce pas extraordinaire ? N'est-ce pas différent des réponses toutes faites d'avance de la part de dirigeants ecclésiastiques ? L'humanité de saint Hilaire, compte tenu de son séjour forcé de cinq ans au Moyen-Orient, inclut ceci : « ce que je dis de mon mieux est peu de chose par rapport à ce que d'autres pourraient dire ».

Au IV^e siècle, un presbytre égyptien, Ariens, a décalqué la pyramide sociopolitique de son temps pour parler de Dieu. Il n'a pas converti sa structure mentale politico-sociale à l'Évangile. Il a cependant eu beaucoup d'influence par sa manière de présenter Jésus le Christ. Ce fut dit une hérésie ; c'était plutôt une façon de penser. Ce n'est pas rare en histoire de l'Église. « IL faut constamment critiquer les images qui nous viennent de notre propre culture ». N'est-ce pas un appel aux catholiques romains de se « désoccidentaliser », afin de s'ouvrir davantage au cœur de l'Afrique et de l'Extrême-Orient ?

Alors que l'Occident se replie sur lui-même, « la grande tentation de l'Église », dite catholique, donc universelle, « n'est-elle pas de se replier sur ses propres acquis mentaux ? » « L'expression occidentale de la vérité de foi est culturellement limitée », qu'il s'agisse de la vie familiale, de la façon de voir le prêtre, de la manière d'organiser l'Église, du quadrillage paroissial calqué sur celui de la féodalité moyenâgeuse. « Se convertir, ce n'est pas s'enrichir ; c'est d'abord s'appauvrir, c'est-à-dire de faire un travail de changement sur ses propres représentations mentales... c'est l'étoile polaire qui change de place ; on change d'axe ». « Sommes-nous prêts à nous laisser convertir? »

2 LA JUSTESSE DES MOTS

Penser que « seule la culture religieuse est en train de disparaître est une erreur ». Il est vrai cependant que le vocabulaire religieux s'estompe comme le vocabulaire rural. Comment une institution féodale du haut Moyen Âge rural, c'est-à-dire la paroisse, peut-elle subsister dans un monde urbanisé? « Aujourd'hui, le quadrillage paroissial n'est plus tenable. Ce n'est pas en diminuant le nombre de paroisses et en augmentant leur surface qu'on résoudra le problème ? Que reste-t-il? La Parole. Avec une véritable justesse des mots, il importe de « communiquer l'essentiel de la foi ». « Il ne reste plus que la conviction grâce à la parole ... une parole vivante ».

Au temps de saint Hilaire, au IV^e siècle, « exprimer la fidélité à l'Évangile demandait à l'Église de dire la Révélation, de répondre aux questions essentielles concernant Dieu et de préciser la nature de l'Envoyé Jésus tenu pour le Fils de Dieu ». « Il fallait donc inventer de nouveaux mots ». N'a-t-on pas le droit d'inventer un vocabulaire nouveau pour parler du Christ, encore à notre époque? Hilaire se servait des Écritures pour expliquer l'Écriture. Ainsi a-t-il mis l'accent sur les relations entre le Christ et Dieu, plutôt que sur des définitions. « Le Père est en moi et moi je suis dans le Père » ; voilà, c'est tout. Ce n'est pas une réponse de catéchisme, incluant deux natures, du consubs-tantiel, une essence, tous des mots provenant d'une philosophie grecque antérieure au christianisme et ne se trouvant pas dans la Bible.

Jésus parlait du concret. À la Samaritaine, il dit : « va chercher ton mari ». Elle en avait eu cinq et elle n'en avait plus. Dans l'épisode de Damas, Paul se sent interpellé directement, quand il s'entend dire : « Je suis Jésus que tu persécutes ». Jésus est présenté comme dialoguant à partir de l'histoire de l'une et de l'action de l'autre. « Jésus parle en se reliant à l'autre ?... C'est un je qui s'adresse à un tu ». Une parole juste n'est pas nécessairement la bonne. L'usage de mots techniques diffère d'un langage, qui est au service de la communication.

Prononcer un mot avec netteté et de façon répétitive n'entraîne pas nécessairement l'adhésion. Les mots Dieu et amour, par exemple, sont liés à une histoire individuelle et publique. Le mot substance, utilisé en philosophie et en théologie, a un sens différent à notre époque, puisqu'il s'agit d'un produit chimique. Le sens d'un mot évolue au sein de chaque langage. Un dictionnaire historique de la langue française nous est devenu en quelque sorte fort utile. Le mot démocratie à Athènes en Grèce il y a vingt-cinq siècles n'a pas le même sens qu'au Québec à l'heure actuelle. « Les mots sont toujours symboliques ». L'évangéliste Jean a écrit dans une parabole : « Les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix » (10,4). Ce n'est pas ce qui est dit qui est im-portant,

mais le ton utilisé, signe de la relation. La justesse des mots est dans le dépassement, ce qui inclut de la poésie et de la mystique.

Si la méthode enfantine des « questions et réponses » est limitée, celle du questionnement n'est pas moins tout au long de la vie d'une personne croyante en Dieu. Jésus ne s'est pas présenté « comme un moraliste, disant le bien et le mal », ni « comme un métaphysicien disant qui est l'Être », mais comme un homme favorisant les relations des êtres humains entre eux et avec Dieu. Et là encore, il questionne, plutôt qu'il n'est questionné. Dans l'Évangile selon Matthieu les gens lui posent 75 questions et, lui, il en pose 80. Il en est ainsi dans l'Évangile selon Luc. « La question est à la base de la découverte de Dieu ». Alors demandons-nous : ce que je dis de Dieu donne-t-il envie de questionner?

Une phrase de saint Augustin a traversé quinze siècles d'histoire du christianisme : « Dieu est un Dieu de l'ordre et il donne l'image d'un Dieu juge » ; saint Augustin a erré. Se convertir à l'Évangile et à Jésus le Christ requiert que l'on se libère de telles approches de Dieu. Une fois faite cette première conversion, il en faut une autre. Au lieu de s'arrêter et de s'installer dans cette libération, comme saint Paul nous sommes appelés à ceci : « oubliant le chemin parcouru, je tends vers le Christ » (Ph. 3, 13), « je continue dans la même voie » (Ph. 3,14), celle de l'amour sans cesse en quête de connaissance.

Un spécialiste en théologie est « un passeur », une personne de relation. « Je regrette que la vie concrète de l'Église ne se nourrisse pas assez de théologie », une théologie à l'écoute de la sagesse chrétienne. Il est cependant malheureux que l'Occident soit victime d'un certain impérialisme culturel. La rationalité et l'expression rationnelle ne doivent pas être confondues. « Le credo n'est pas un résumé de la foi : il en est un symbole. Il ne dit pas tout, dans toutes les cultures », mais il apporte un point de vue historique dans une culture donnée. Les dogmes « laissent beaucoup d'espace à la liberté d'expression ».

3 LE QUESTIONNEMENT ET LE DOUTE

Nous vivons à une époque où les jeunes générations posent peu de questions. Comme celles-ci sont la preuve d'une certaine liberté d'esprit, cette passivité ne serait-elle pas la conséquence d'une peur de l'avenir ? Par comparaison, durant les décennies de 1960, de 1970 et de 1980, « le soupçon, le doute, le questionnement et la critique radicale faisaient partie de la vie quotidienne ». Risquer de questionner ou de vivre dans le doute ne va pas de soi. Même saint Augustin, apparemment maître de vérité absolue, a écrit au Ve siècle : « Si l'être humain doute, il comprend. S'il doute, il veut être certain.

S'il doute, il pense. S'il doute, il juge qu'il ne doit pas donner son assentiment à la légèreté».

Le mot français « doute » a plusieurs sens :

- le doute méthodique, particulièrement présent lors de la crise entre la science et la foi dans un genre de scientisme, relevant d'une logique de déductions ; ce doute mène à une assurance matérialiste, même en Église ; ce doute est incompatible avec la foi ;
- le doute qui purifie la foi; nuancer met alors la foi en question ; se cantonner dans des formules matérialise là encore l'acte de foi ; celle-ci, considérée comme inintelligible, cesse d'être un acte humain ; avoir un doute et poser une question semblent ainsi relever du mal ; des catholiques apeurés sont surpris que l'Évangile soit discordant selon l'un ou l'autre de ses quatre auteurs ou qu'un texte peut avoir plusieurs sens ;
- le doute spirituel, qui est indissociable de l'humilité et qui requiert du discernement ; Jésus aurait dit à Thomas : « ne sois pas incrédule, mais croyant » (Jn 20,27) ; l'incrédulité et la crédulité sont toutes deux contraires, à la foi ; ainsi, on ne peut tout rejeter ni tout accepter ; Paul a écrit : « vérifiez tout ; ce qui est bon, retenez-le » (I Th. 5,21) ; Augustin a reconnu : « il doute profondément, celui dont la foi est profonde ».

C'est donc dire que Jésus le Christ révèle Dieu, mais le voile en même temps. « Si je suis absolument certain de ce que je dis de Dieu au sens matériel du mot, alors je fais de mon image de Dieu une idole ». « Dans l'acte de foi, il faut bien accepter que Dieu n'est pas la projection de l'image de moi grandie, de mon sur-moi, même pas de tout ce que je peux construire de lui ». La fonction du doute peut ainsi s'exprimer : « je crois, mais ce que je crois n'est pas encore la vraie foi ; je crois, mais ce que je crois n'est pas encore la vérité entière ».

« Croire est un chemin... il y a toujours un au-delà ». « La réalité n'est pas cernée par les phares d'une voiture qui avance dans la nuit... de même il faut nier que ce que je vois soit la totalité du réel ». « Quand on cherche Dieu, il s'agit de rejoindre l'océan ». Sur la mer de Galilée (lac de Tibériade), Pierre a eu peur, non des vagues, mais « du vent » (Mt 14, 22-23) ; « il a eu peur d'aller où il ne voudrait pas aller ». Or l'Esprit Saint est comme le vent ; on en a souvent peur en Église, comme dans nos vies personnelles ou communautaires.

Des questions existentielles se posent en notre société ; le sens de sa propre existence, le choix de croire en Dieu et tout ce qui a trait à notre propre mort. Mais « les gens

n'aiment pas entendre ces questions ». Ils savent, comme les pharisiens au temps de Jésus, comme les concitoyens de Jésus à Nazareth : « n'est-ce pas le fils de Joseph ? », comme les Athéniens répondant à Paul, qui posa une question sur la résurrection : « nous t'entendrons là-dessus une autre fois ? ». Le doute spirituel ne se rapproche-t-il pas de « la crainte de Dieu » dans la Bible ? Il ne s'agit pas de peur, mais de respect et d'émerveillement. Dans la vie de tout être humain, il n'y a que deux moments où il est ce qu'il paraît : « dans le ventre de sa mère et dans son cercueil ».

En Église du XXI^e siècle, il ne faut pas rêver de refaire ce qui a été fait au XIX^e avec les moyens de cette époque. Il s'agit d'utiliser les moyens actuels de la pastorale. « On a éperdument prié pour les vocations et Dieu semble nous indiquer d'autres pistes, nous ouvrir d'autres portes ». « Le doute laisse à la foi d'être confiance ». À notre époque, il est mortifère de se réfugier derrière les murs d'une « Église forteresse ». Il suffit d'aller à l'essentiel, car « la foi tient à deux ou trois points fondamentaux ». Faire face aux difficultés avec douceur est bibliquement fondé. Le prophète Élie a reconnu Yahveh « dans la brise légère ». Jésus a insisté sur des relations douces avec soi-même et avec les autres, lui qui est « doux et humble de cœur ». Il ne demande à personne « de se crucifier pour le rejoindre ». « Il nous libère, parce que cette douceur nous permet de renaître de l'intérieur », d'où la paix est possible.

4 QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ?

À une époque où prédomine l'idéologie du néolibéralisme, il y a une baisse d'intensité intellectuelle. Faire la théologie d'un supermarché ne va pas de soi. Même les romans sont devenus une succession de faits divers. Seul l'événement présent est important, chacun s'ajoutant à une juxtaposition de pointillés. L'accent sur la globalisation favorise l'uniformité. La science et la technique, au lieu d'être au service d'un idéal, servent uniquement à la rentabilité. La crise financière et économique met en question « la croissance et le progrès présumément indéfinis ». Il ressort que les gens ne croient plus beaucoup à la vérité, parce que chaque personne croit la détenir. Si trente groupes différents annoncent Dieu sur notre territoire diocésain, quel est le vrai ? La vérité est une question contemporaine angoissante. C'est pourquoi beaucoup de personnes se replient, par insécurité, sur des certitudes simplistes et optent pour l'intégrisme dans tous les mouvements de pensée, même religieux.

Selon son étymologie grecque, le mot vérité veut dire sortie de l'oubli, une sorte de dévoilement. Pendant des siècles, selon la philosophie scolastique du Moyen Âge, la vérité pouvait être atteinte seulement de façon déductive. Le marxisme lui-même s'est développé de la même façon, sous le règne du syllogisme. Des régimes totalitaires ont

promu « leur vérité » comme « la vérité ». Pour de grandes compagnies multinationales, la vérité s'identifie même au rendement. Les êtres humains sont dès lors perçus comme de purs consommateurs. La rationalité finit par se réduire à une technicalité. On l'évacue alors de tout ce qu'elle a de symbolique et de relationnel. La véracité, c'est-à-dire la manière de trouver par quels chemins on va pouvoir trouver la vérité, pose énormément problème. Il n'y a pas une raison universelle, mais une rationalité universelle, qui consiste en ceci : l'être humain « est capable de penser ». Mais il y a « des logiques, des raisons, différents chemins pour exprimer la dimension existentielle de ce qu'est la vérité ». L'approche européenne ou européo-centrée est seulement l'un d'entre eux.

La Bible rapporte l'Évangile de Jésus selon quatre auteurs différents. À propos de la vérité, on y discerne trois propositions.

La vérité biblique n'est pas abordée de façon philosophique mais de manière existentielle, comme une histoire, l'histoire d'une promesse. Ainsi une réalité se révèle, mais de façon voilée. Plus Dieu se révèle, plus il se cache. Selon la Bible Dieu est allé chercher l'humanité là où elle se trouvait, même dans la violence et l'adultère.

En hébreu, le mot *emet* provient du verbe qui veut dire « creuser les fondations » et est traduit en français par « vérité et fidélité ». Il n'y a pas de vérité, sans s'appuyer sur quelqu'un, comme une maison s'appuie sur ses fondations. La vérité requiert la fidélité à l'autre. Il ne suffit pas de dire la vérité ; il faut aussi aider les gens à vivre. La vérité exige l'humilité dans la relation avec autrui.

Il faut aussi faire la vérité : « celui qui fait la vérité vient à la lumière » ; ainsi, il est manifeste « que ses oeuvres sont faites en Dieu » (Jean, 3,21). On découvre la vérité en la vivant, en témoignant. On connaît Dieu par expérimentation, à mesure que l'on ressemble à Dieu.

Quant à la « vérité morale », elle ne peut être ni totalitaire ni imposée. Dans l'Évangile, l'opposition fondamentale n'est pas entre le bien et le mal, mais entre ouverture et fermeture. « Des gens peu moraux suivent le Christ et des gens très moraux ne le suivent pas », tout comme l'inverse. Avoir une vie morale et rester fermé sans capacité d'accueil, entraînent des relations d'exclusion, de condamnation, de violence, de guerre. Il importe donc de faire la vérité sur notre morale : est-elle ouverte ou fermée ? « C'est le désir de la vie meilleure qui justifie la conscience et qui permet de voir la présence de Dieu chez les autres ».

Quiconque cherche, quelle que soit sa vie morale, gradue dans la découverte de la vérité et dans l'adhésion à la vérité. Tous les dualismes : gendarmes et voleurs, vérité et

mensonge, bien et mal, jour et nuit sont des schémas inconscients qui remontent à l'origine de l'enfance et sont donc primitifs. Or la vie est mouvement. La vérité la plus étincelante attire vers elle. Quand Jésus envoie ses disciples, c'est pour moissonner, car quelqu'un a déjà semé. Il leur importe de discerner les traces de Dieu et de les suivre. Il appartient à l'Église de faire mûrir les pousses de Dieu. A ce propos, « le silence de Jésus devant Pilate est très parlant... » « Devant un certain degré de calomnie, ce n'est même plus la peine de répondre ». Jésus n'a pas dit : « j'ai la vérité », ce qui est la source de toute tyrannie, mais « je suis la vérité » ; il l'a montré en se taisant et en mourant. Le silence peut être ouverture à l'autre, par exemple à l'autre qui souffre, et la mort de Jésus fut ouverture à la vie du ressuscité.

La vérité s'exprime de multiples façons, incluant des métaphores, des analogies. Dire à un enfant : « je te croquerais », c'est dire qu'il est mignon. Si on prend tout ce qui est dit au pied de la lettre, on est réduit à des absurdités. Nous parlons tous les jours de façon métaphorique. Il n'y a pas qu'un seul sens aux mots. « La vérité de la Bible n'est pas technicienne ». La vérité n'est pas scientiste. Il ne faut pas confondre « expression et vérité ». On marche vers la vérité, comme on marche vers Dieu.

5 L'IDENTITÉ CHRÉTIENNE

5.1 SA VISIBILITÉ

La chute des idéologies (il ne reste plus que celle du néolibéralisme, qui est d'ailleurs mondialement omniprésente) a entraîné une chute d'espérance. En serions-nous arrivés à l'idéologie du mimétisme ou de l'uniformité, selon laquelle il n'y aurait plus qu'« un unique style de vie », évidemment dicté par les pays du Nord ? Le mot identité vient du mot latin *idem*, qui veut dire la « même » chose ? La référence à l'entité, qui fut plus tard ajoutée au mot identité, lui octroie le sens suivant : « la même façon d'être ». Mais la globalisation de l'identique entraîne deux conséquences :

- elle engendre une énorme aptitude à digérer les différences,
- elle devient très difficile à supporter, car il n'est pas facile de se rendre visible, à moins d'être une star, d'où le besoin de se référer aux stars artistes, politiques, sportives.

Un enfant en arrive à s'identifier, dans la mesure qu'une tierce personne intervient dans le duo entre lui et sa mère (c'est alors le père) ou entre lui et son père (c'est alors la mère). Mais dans l'idéologie du « même », il n'y a pas de tiers. Alors, plus on s'uniformise, plus on crée de la révolte. Une uniformité, qui refuse l'altérité, provoque une crise d'adolescence, qui, en société, explose en violence. Si tous les gens sont

pareils, personne n'est différent. Il ne suffit pas que l'autre soit autre par rapport à soi, comme si l'on était le point de référence. Il importe qu'il soit autre autrement que je ne l'imagine, ne le pense et ne l'estime. Par exemple, dans le dialogue interreligieux, « il faut chercher la cohérence interne de l'autre ». Et on va y trouver de « l'irréductible », de « l'inassimilable », ce dont ont d'ailleurs peur la plupart des gens dans quelque domaine que ce soit.

Sous-jacente à une recherche d'identité se cache « le fait de s'imposer à l'autre ». Une identité non ouverte à « l'autrement » de l'autre est exclusive. N'en est-il pas ainsi en Église, si elle se complaît « à refléter ce qui se passe dans le monde » ? « La grande tentation consiste aujourd'hui à s'organiser, à penser, à gérer comme on le fait dans la société, avec la même starisation de quelques-uns, la suppression des intermédiaires, l'appel à des personnages charismatiques ». Or le christianisme « raisonne plutôt en termes de fraternité et de communion... et les relations relèvent de l'Esprit Saint ».

Des personnes trouvent que l'Église s'est enfouie et qu'elle devrait être davantage visible. Le vrai problème consiste-t-il à choisir entre l'enfouissement et la visibilité ? Ne s'agit-il pas plutôt de vérifier si l'une ou l'autre de ces attitudes est adaptée à une situation donnée ? Les patrons et les artistes s'enfouissent-ils ? Mais des dirigeants financiers n'empêchent-ils pas des travailleurs agricoles d'être visibles ? Un prêtre ouvrier éclairagiste n'est pas sur le plateau. Il est reconnu par ses collègues, avec lesquels il est enfoui, alors que la société voudrait un prêtre star. Une Église, qui se présente à la manière du monde, n'offre pas une véritable altérité. « En affichant une visibilité trop forte, une identité trop forte, qui ne reconnaît pas la véritable altérité, l'Église prend une position qui la banalise », car elle devient un orateur parmi d'autres orateurs.

La liturgie offre un exemple historique de ce qui vient d'être dit. Ce qui est promu, c'est une seule manière de célébrer, comme signe d'unité. Se référer au pape pour régler les nombreux conflits suscités par cette réglementation, c'est tomber dans le panneau de la mondialisation : la décision se prend alors au sommet, sans l'apport d'intermédiaires. L'unité devient uniformité. Malgré un premier missel paru en français au XVII^e siècle, une permission accordée à des protestants convertis au catholicisme de célébrer l'eucharistie en français de 1650 à 1685, la décision d'un concile régional tenu à Pistoie en 1794 pour des célébrations en langue vernaculaire allemande, cette façon d'agir a finalement été prise au concile Vatican II (1962-1965). Bien plus, beaucoup de personnes présentes aux rassemblements dominicaux restent marquées par la liturgie de leur enfance. Elles ne retrouvent pas dans les célébrations actuelles la dimension du

sacré, réalité qui a pourtant grand besoin de conversion à l'Évangile ». Passer de la religiosité infantile à une foi adulte ne va pas de soi.

Pour imposer son identité, on s'attarde souvent à des détails, qui ne sont d'ailleurs compréhensibles que par les personnes qui appartiennent au groupe. Or un signe, par exemple le lavement des mains lors des offrandes du pain et du vin ou le port du collet romain pour un prêtre, n'appartient pas à celui qui le pose, mais aux personnes qu'il rencontre. Si des gens ne le comprennent pas d'eux-mêmes, il ne suffit pas de leur expliquer, puis que c'est insignifiant en fait. En somme, l'identité et le signe n'appartiennent pas aux gens qui les affichent ; « elles sont du domaine de la reconnaissance » par les autres.

« Nous sommes dans une religion de Trinité. Le sacré tend à rétablir un monothéisme abstrait. Or la Trinité est le maximum d'unité dans le maximum de différence entre des personnes égales. Tel est le principe fondateur de l'identité chrétienne ». On n'est plus dans la problématique de l'enfoui et du visible, mais dans celle « de la relation ». « Il y a des enfouissements qui disent la vérité chrétienne plus justement, à cause d'une certaine qualité relationnelle, que des visibilitées qui ne se préoccupent pas de ces relations. Le sacré, lui, ne pose pas d'abord une relation, mais une séparation entre ce qui est sacré et ce qui ne l'est pas ».

5.2 UNE IDENTITÉ DIALOGALE

Les grandes manifestations en Église comportent la tentation d'unir identité, pouvoir et nombre. Selon l'évangéliste Luc, avant la naissance de Jésus il n'y avait qu'Élisabeth et Zacharie, et lors de sa présentation au Temple de Jérusalem, il n'y avait que Siméon et Anne, tous quatre des vieillards. À notre époque, « un certain jeunisme » est à la mode du temps. Qu'est-ce qui est le plus important : la relation ou le nombre ? L'assurance de l'identité chrétienne n'est pas dans les grands rassemblements. C'est peut-être un moyen. Il ne s'agit pas d'être puriste, car notre identité chrétienne en est une d'incarnation. « Il ne faut pas oublier que c'est d'abord et toujours l'acte de se livrer à l'autre, donc de se désapproprier de soi, qui garantira l'identité chrétienne. N'oublions pas non plus que les lemmings (petits mammifères rongeurs) « se rassemblent pour se jeter à l'eau et ... y périr ».

En général, on ne tient pas compte, dans notre société et non plus en Église, de la situation réelle de l'autre, alors que Jésus l'a fait sans cesse, par exemple avec la Samaritaine. « Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous ». Or c'est possible d'être sauvé, si l'on participe réellement à son propre salut. Saint Paul l'a

écrit aux Galates : « Devenez semblables à moi, parce que je me suis fait semblable à vous » (4,12). Il ne suffit pas de dire ce que l'on a à dire. L'identité chrétienne, qui en est une de relation, requiert « une similitude de condition humaine, d'existence et de problèmes ». Reconnaître et respecter l'autre sont possibles si l'on est heureux. Bossuet, se référant au texte des béatitudes évangéliques, a écrit : « Le Christ est venu pour nous apprendre à être heureux ». « Autrement dit, tant que nous n'acceptons pas de nous défaire d'une idée de rentabilité, de succès, nous perdons notre identité chrétienne... D'ailleurs, ni le mot succès, ni le mot échec ne sont dans l'Évangile ».

Il n'est pas vrai que notre société a perdu ses repères ; au contraire, il y en a trop. Le problème consiste à trouver les bons repères. Ce mot a la même origine que répertoire ; ainsi on prend comme repères les mêmes morceaux de musique de notre enfance ou de notre adolescence et on fait de la répétition. « L'exigence évangélique n'est pas tournée vers le répertoire du passé, mais vers la construction de demain, c'est en cela qu'il n'y aura pas d'identité sans espérance chrétienne. On échappera ainsi « à la violence inéluctable de l'uniformité ».

N'est-il pas révélateur que se posent aujourd'hui en notre Église les trois grandes questions suivantes ?

- Le statut de la pauvreté, la pauvreté en personnel masculin et en moyens financiers, ne serait-il pas à la base d'un lâcher prise et de l'espérance ?
- L'évangélisation, au lieu d'être proclamée, ne gagnerait-elle pas de se faire sur un mode dialogal avec le monde ?
- Au lieu d'être une société contre une société, l'Église est-elle capable de recevoir quelque chose du monde, selon un régime de l'Incarnation ? Il n'y a « rien de plus contraire à la révélation biblique que l'idée de monopole ».

L'homme riche, selon l'Évangile (Mt 19, 16-22), a répondu : « depuis mon enfance, j'ai tout fait » ; peut-être serait-il plus réaliste de dire : « j'étouffais ». N'est-ce pas athée que d'affirmer : « Dieu, j'ai fait ce que tu voulais ». « Ce n'est pas en faisant des croisades que nous défendons notre identité chrétienne... nous ne ferions alors qu'exorciser nos peurs ». Toute personne chrétienne doit apprendre à dire « je », mais pas un « je » d'orgueil ni d'égoïsme. Il s'agit d'un « je » dialogal, selon ce qu'a écrit saint Paul : « il a plu à Dieu de me révéler son Fils » (Ga 1,16).

L'identité chrétienne, particulièrement catholique romaine, est mise en question de nos jours pour ce qui a trait à sa dimension morale. Il est vrai que les dirigeants de notre institution sont « plus sévères dans la morale privée que dans la morale sociale ». Il s'agit d'un phénomène nouveau, car pendant l'ensemble de son histoire, l'Église s'est

montrée plutôt « attentive à sauver la paix sociale ». L'argument de « la loi naturelle » est trompeur et ne répond pas à toutes les questions. S'en remettre à cette donnée philosophique, surtout si l'on est seul à le faire, c'est freiner tout dialogue. Les chercheurs en sciences biologiques utilisent cette expression pour ce qui a trait au fonctionnement génétique. Il vaut mieux « partir d'une anthropologie centrée sur le message chrétien, qui fait ressortir « l'appartenance à une famille humaine depuis la conception jusqu'à la mort ». La notion de « la loi naturelle » est « trop étroite, pas assez sociale ». Il vaut mieux se référer à la conscience, si empreinte soit-elle d'incertitude. Attention à des phrases chocs, tirées de tel ou de tel auteur, par exemple celle-ci de saint Augustin : « Dieu aime l'ordre » ; Staline, lui aussi, aimait l'ordre. Ne teintons pas de christianisme ce qui relève de la psychologie ou de la politique.

Enfin, l'identité chrétienne d'un être humain ne veut pas dire disparaître dans le Christ ni d'être un autre Christ. Celui-ci n'absorbe l'identité de qui que ce soit. Beaucoup d'expressions pieuses contredisent l'Évangile. « Plus on est uni au Christ, plus on demeure intime et différent ». Ce qui est important, c'est la relation de quelqu'un avec lui, « une relation désirante ». Sinon, on tombe dans le fanatisme, en se prenant pour le Christ. En ce sens, certaines expressions de saint Paul peuvent être mal interprétées, comme celle-ci : « Pour moi, vivre, c'est le Christ (Ga 2,20). Selon le christianisme, Dieu n'est pas un fabricant, mais un créateur ; il laisse donc de la latitude et même une certaine impression dans l'identité chrétienne, compte tenu de la liberté des personnes concernées.

6 L'ALTÉRITÉ

La Bible s'exprime en termes d'alliance et non de concurrence, encore moins d'exclusion. L'altérité ne se fait pas sans conditions. Il n'y a pas seulement moi et l'autre, nous et les autres. L'altérité suppose la médiation. Aucune société n'a pris son identité sans brassages d'altérité et ne peut avancer que « grâce à un dépassement des oppositions ». En christianisme, après une période d'hostilités entre Églises, on a envisagé l'unité, puis on en est arrivé au dialogue oecuménique. « Le problème de l'altérité ne se résume pas au « je » et au « tu », au « nous » et au « vous ». Un troisième terme fondamental médiatise les conditions de la rencontre ». À propos des personnes immigrantes, l'Église devrait surtout réfléchir sur ces médiations. Or la première difficulté est d'ordre culturel et ce dans la vie concrète quotidienne. Attention à une intégration sans médiation et sans un passage qui peut s'étaler sur deux ou trois générations.

Aucun mot « n'est plus opposé à l'Église que l'universalité ». Elle n'est pas une chaîne d'hôtels, chacun étant pareil à l'autre dans quelque pays que ce soit. En elle ne s'appliquent pas les mêmes règlements, comme aux jeux olympiques. Si oui, il ne s'agirait pas d'unité, mais d'uniformité, et celle-ci serait empreinte « de modes de pensée » européennes, du moins occidentaux. L'Église est plutôt catholique, mot dont le sens étymologique n'est pas « par toute la terre ». Les syllabes « hologique » se réfèrent au mot grec holos ; la personne humaine « toute entière » est concernée. L'Église chrétienne est catholique, parce qu'elle relie les êtres humains « en leur coeur, selon ce qui est vital ». Elle ne peut être que diversifiée. « Elle est une communion d'Églises et non pas une pyramide régnant sur le mode entier ». La réciprocité lui est essentielle. Il en est ainsi entre les mots « échange » et « partage ». Selon le premier, « chacun donne à l'autre ». Selon le second, qui décide de la proportion du partage ? La personne, qui tient le couteau, partage le gâteau entre des enfants selon sa décision ; il ne s'ensuivra que chahuterie et disputes. En notre Église, la liturgie latine relève plus du partage que de l'échange, plus de l'universel que du catholique. Le mot catholique implique « l'instauration d'une véritable altérité, non pas dans l'union, mais dans l'unité, une unité dans la diversité.

Selon la parabole d'Adam et Ève, le mâle oublie vite que c'est Dieu qui lui a présenté Ève. Il la considère tout de suite comme « l'os de ses os et la chair de sa chair ». L'uniformité l'emporte sur l'altérité. Pourtant, la femme n'est pas le double d'Adam. Celui-ci oublie que Dieu est le tiers, qui garantit la différence, mais le mal est fait. Pour tout avoir, Adam s'empare du fruit défendu. Il est devenu mégalomane. Jésus le Christ est venu sortir l'humanité de l'uniformité, tout en gardant possible l'alliance entre Dieu et les être humains. Il en est ressorti peu à peu des Églises plurielles, des communautés chrétiennes diversifiées tout autour de la mer Méditerranée. Se positionnant chacune par rapport au même Christ, elles se développent à l'encontre et au contraire du contexte impérial ambiant. L'égalité baptismale amène Paul à écrire : « il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme » (Ga. 3,28). Pourquoi Pierre et Paul, si différents l'un de l'autre, sont-ils frères dans le respect de leur altérité ? C'est parce qu'ils ont opté pour le Christ... grâce à un tiers.

« L'ignorance phénoménale des chrétiens devant la révélation biblique est renversante ». Dans un livret de l'Ancienne Alliance, le Lévitique, il était déjà mis dans la bouche de Dieu Yahvé : « je ne suis pas un pharaon céleste ». Encore aujourd'hui, des disciples de Jésus le Christ sont « fondamentalement déistes et accessoirement trinitaires ». Qu'en ressort-il ? Une « Église unanimiste, uniforme et pyramidale ». « Ce qui m'inquiète à travers la tentative de restauration dans l'Église catholique, à laquelle nous assistons actuellement, est le fait qu'elle soit présentée comme la véritable expression du

christianisme. Elle est constamment tentée par un retour à l'unanimité, à l'unanimisme, à l'uniformité... Comme une société néolibérale, elle se replie sur son propre fonctionnement ». Alors, quelle place donne-t-on à « l'étranger » ?

Selon le christianisme, « Dieu croit le premier en l'être humain ». Rien n'est plus beau à donner que la confiance reçue. Au moment de la trahison, Jésus appelle Judas « mon ami ». La peur est le contraire de la confiance ». Il ne s'agit donc pas de confiance uniquement à l'égard de personnes qui nous entourent et qui nous ressemblent ; dans un tel cas, c'est plutôt comme devant un miroir ou du népotisme des idées. « Ce qui est fondamental dans la vie, selon l'Évangile, c'est la confiance faite » à l'égard de toute personne. Pour montrer à l'humanité pécheresse qu'il avait confiance en elle, « Dieu leur a envoyé son Fils » (Rm. 5, 8-10). À ce propos, quelle confiance est-elle faite aux jeunes d'aujourd'hui, des jeunes qui incluent celles et ceux de la trentaine d'années ? Plusieurs n'ont pas pris conscience de leur vrai désir, à cause d'un manque d'affection ou d'un genre d'emprisonnement de groupe : « les copains d'abord ». Ils vivent longtemps dans le domaine infantile des besoins matériels et immédiats. « C'est très ennuyeux d'en rester à la logique narcissique du besoin ». « Aimer les autres comme soi-même » devient problématique, si l'on ne s'aime pas. L'altérité est dès lors pénible. Faire confiance devient donc indispensable.

7 L'ÉGLISE COMMUNION

L'organisation de l'Église à tous les échelons doit refléter le contenu de la foi chrétienne. Ce qui fait signe à un moment donné peut ne plus le faire à une autre époque. Ce que les gens voient de prime abord, ce qui leur est le plus proche, c'est le système paroissial. Cette réminiscence de la féodalité moyenâgeuse a été entretenue par des nominations de curés, dont certains se prenaient pour « de petits seigneurs ».

De nos jours, l'Église doit « repenser ses manières de faire, de se présenter, d'être ». Elle se trouve dans un nouvel univers culturel. Cela ne veut pas dire de s'organiser selon la mode du temps. Saint Paul « a pris parti contre la structure du clientélisme qui régnait à Corinthe », car le christianisme favorisait plutôt une Église semblable à un corps, dont tous les membres, quoique différents, avaient tous des responsabilités. En ce sens, aujourd'hui encore, les adeptes du christianisme, tout en étant de leur temps, doivent s'opposer à tout individualisme centralisateur, afin de faire « groupe, dans lequel la foi exige des relations autres que celles de la société civile ». En Église, on n'obéit pas à un patron et personne n'est « un mineur irresponsable ». Jésus a fait du neuf et Paul, comme d'autres, l'a expliqué et appliqué. C'est la communion qui prime, chacune ou

chacun donnant et recevant. En ce sens, il y a un « échange ». Jésus a réuni ses disciples et ils se sont donné « un lieu de parole ».

On ne « peut faire évoluer en dix ou vingt ans ce qui a une dizaine de siècles derrière soi ». Le maire d'une commune française, voyant la communauté catholique de son milieu et remarquant le style de vie des bénévoles, a eu ce commentaire-ci : « Je commence à comprendre que ce ne n'est pas idiot d'être chrétien ». Un premier pas consiste à rendre l'Église crédible. Comment le devenir ? « Quand des gens prennent la foi au sérieux, au point de devenir responsables de son témoignage ». Il faut revenir à l'essentiel, surtout à une époque où beaucoup de fidèles sont très instruits et bien formés intellectuellement ; « ils n'accepteront pas qu'on leur dise n'importe quoi ». À l'intérieur de l'Église, « il est important d'avoir une pensée historique » et de prendre en compte que le vocabulaire est en évolution constante.

Quant aux ministres ordonnés, qui sont-ils sans peuple de Dieu ? Un évêque serait « une locomotive sans wagon ; ça ne fait pas un train. Une cellule sans développement ne fait pas un corps ». « Plus on fait confiance aux chrétiens, plus il se produit du fruit ! » Certes, la confiance ne supprime pas les inconvénients et les tensions, mais elle « les situe dans un autre esprit ». « Il n'existe pas de corps sans squelette, mais un squelette sans corps s'appelle un cadavre ». L'Église est une institution ; son organisation est au service du corps. Si le squelette souffre d'arthrose ou d'ostéoporose, il gêne la vitalité du corps. Selon la mentalité occidentale, le chef doit être un patron. « C'est justement ce que l'Évangile demande de ne pas être » : « que celui qui veut être le plus grand soit comme le plus petit », a dit Jésus. Il propose quelque chose qui n'est pas « un système religieux habituel ni l'anarchie », mais « un type de relation de réciprocité trinitaire ».

Jésus propose « une logique de fraternité... La qualité des relations est prioritaire sur le contenu des relations ». « Si on ne suit pas cette loi de la relation, la résurrection elle-même ne trouve pas le chemin de sa signification ». La véritable approche relationnelle n'est ni d'en bas, ni d'en haut, ni d'à côté, ni face à face, mais dans l'alliance. « Je vous appellerai mes amis », a dit Jésus. Ainsi, c'est de part et d'autre ; « il n'y a pas d'amitié sans réciprocité ». Trop de gens se représentent la divinité de Jésus selon « leur imaginaire premier, le vieux sacré archéologique et hirsute de leur enfance, et non selon la révélation biblique ».

Réfléchir par voie de relation fait en sorte que les mots ont un sens particulier. Tout homéliste ne peut dire que « ce qui est vraiment de foi chrétienne ». « On a de pouvoir que pour la vérité, disait saint Paul ». Tout bavardage sur les événements en cours ne relève pas de l'annonce de la Bonne Nouvelle. Cela ne veut pas dire que les fidèles n'ont pas le droit d'être choqués ni de critiquer ce qui est annoncé par les ministres ordonnés.

La liberté de penser est inhérente à l'Église, incluant même la dissidence, mais on vit à une époque où « il y a trop de censeurs ». Derrière les dénonciations, il est « question de pouvoir ».

« L'Église est l'endroit où des êtres humains, témoignant de la même foi et fidèles à Jésus le Christ, échangent entre eux la même espérance d'un monde nouveau ». « La question n'est pas de savoir qui vient à l'Église, mais vers qui l'Église va ». À l'image d'un corps, elle accueille et elle donne ; elle est un lieu d'échanges. À la manière d'une épouse, celle du Christ, elle se sait malade, blessée, fatiguée. Les mains de l'Église sont « gercées » ; ses « doigts sont gonflés ». Cette épouse travaille à la dure. Elle n'a pas encore « réussi à faire une société juste ». Des individus sont devenus des saintes et des saints, mais l'Église « n'a pas humanisé les rapports sociaux ». C'est sans doute plus difficile « de dire à une société qu'elle vit structurellement en état de péché, en état d'inhumanité » que de le dire à un individu. On ne demande cependant pas au levain de faire le gâteau ni au sel de faire le rôti. Ainsi, « l'Église est appelée à collaborer à la venue du Royaume de Dieu sur terre, donc à un monde plus humain, mais elle n'est pas la maîtresse ».

Ce qui importe, c'est que les mentalités changent, que les relations changent. Sinon, « on ne se convertira pas au Dieu du christianisme ». « De l'égalité des personnes dans la Trinité, on doit passer à l'égalité des personnes dans l'Église, ce que le concile Vatican II a rappelé, et à l'égalité entre tous les êtres humains ». C'est « une logique à la fois trinitaire, ecclésiale et humaine ». L'Église est censée servir de laboratoire pour l'appliquer et ses membres sont appelés à vivre concrètement selon cette logique.

Cela exige de se comprendre les uns les autres, ce qui inclut une relation de pardon indispensable. Le « tu dois » moral n'est pas le « tu dois » évangélique, car ce dernier est assuré en amont de ceci : « quoique tu aies fait, je te pardonne de toute façon, je t'accueille » et en aval : « va, ne pêche plus, c'est-à-dire fais ton chemin », chemine. Jésus a touché au bon endroit lors de sa conversation avec la Samaritaine, c'est-à-dire dans le domaine affectif. Il énonce un fait : « Tu as raison, ce n'est pas ton mari ». Bien que répudiée plusieurs fois, elle est tout de même « reconnue par quelqu'un » : Jésus lui parle. Ainsi valorisée et ayant compris la profondeur du message de Jésus, elle devient l'apôtre de ce dernier. Enfin, elle vit, c'est-à-dire, selon Jésus, « elle donne de soi pour créer de la vie chez les autres ». « On n'agit pas pour obéir à une règle, mais pour que la vie authentique croisse ».

8 LE BAPTÊME : FONDEMENT DE TOUT ENGAGEMENT CHRÉTIEN

En judaïsme, tout le peuple était un peuple sacerdotal. Durant la marche dans le désert, le peuple a adoré le veau d'or. Alors, à son retour de la montagne. Moïse a confié le sacerdoce à une des douze tribus, celle de Levi, désormais la seule capable d'offrir des sacrifices et de bénir, l'ensemble du peuple étant devenu « un peuple de coupables ». Or, Jésus, par son sang, a effacé « la tare du veau d'or ». Ainsi « le peuple tout entier a retrouvé sa capacité sacerdotale ». Le peuple de Dieu est désormais sacerdotal (il prie et célèbre le Seigneur), prophète (il fait connaître la Parole de Dieu) et royal (il rend service au monde), ce que signifie le sacrement du baptême. Lors du concile Vatican II, les évêques ont plusieurs fois insisté sur l'égalité des personnes chrétiennement baptisées, « les hommes ordonnés diacres, presbytres ou évêques n'étant qu'à leur service, sans constituer un groupe ou une catégorie » à part, un genre de caste. Sacraliser ces personnes n'est pas chrétien ; au contraire, c'est païen.

Personne ne naît chrétien ; « on le devient ». Le baptême fait référence à un passage, à une traversée, à un dépassement. Or, cette possibilité est offerte à tout être humain ; saint Paul a précisé : aux Grecs et aux Juifs, aux esclaves et aux citoyens, aux femmes et aux hommes. Historiquement, des disparités de toutes sortes sont apparues d'une manière ou de l'autre en Église ; il n'y a rien de chrétien là-dedans. Toute personne baptisée est égale aux autres, incluant le pape. Il n'y a pas « d'intouchable » en Église, comme c'est le cas en Inde. « Le baptême s'inscrit en faux contre les hiérarchies sociales, lorsqu'elles s'infiltrèrent dans l'Église ». La seule distinction acceptable est celle d'être baptisé chrétiennement ou non. Au concile Vatican II, l'Église a été considérée, grâce au baptême, comme « un sacrement de l'humanité réconciliée », comparativement « aux autres religions ». Il n'y a pas de personnes chrétiennes « de seconde classe » ou « inutiles », car elles sont toutes des membres d'un même corps.

Au Ve siècle, alors que les gens de l'empire romain étaient devenus chrétiens, car l'empereur Théodose avait fait du christianisme « la religion d'État » en 392, le baptême est moins apparu un passage, d'autant moins qu'il était devenu une affaire d'enfant et non plus d'adulte. Il a fallu lui donner un sens intérieur plutôt qu'extérieur, ce qui a ouvert la voie à un sens moral, spirituel, théologique. Saint Augustin a dès lors parlé de « la purification du péché originel » à l'occasion du baptême, ce qui conduirait à « hors de l'Église, point de salut » au début du XIVe siècle et aux hérésies dites protestantes au XVIe siècle. Or la situation, à notre époque, alors qu'environ 32% de la population mondiale est chrétienne, ressemble à celle des trois premiers siècles du christianisme. Mais lorsqu'un baptême d'enfant a lieu, n'est-ce pas plutôt une fête de famille que « l'entrée dans le corps de l'Église ou que le passage dans la vie du Christ » ? D'un autre côté, comment se fait-il que les personnes habituellement présentes aux célébrations

dominicales ne viennent pas à celles des baptêmes ? Qu'en est-il de leur accueil ? Si, à l'occasion, des baptêmes sont célébrés lors des assemblées dominicales ou du moins le rite d'entrée de la célébration baptismale, les fidèles sont-ils vraiment heureux ou plutôt agacés par les minutes de surplus à l'église ?

Les personnes, nommées par l'évêque pour exercer leur ministère ordonné ou mandaté au sein d'une paroisse, sont « au service du corps... permettant à tous les membres d'exprimer leurs charismes pour le bien de toutes et de tous ». Le Christ, par son Esprit Saint, met en relation, coordonne, conjoint, articule ces charismes. Cette logique du corps « exclut toute visée pyramidale ». Grâce au baptême, tous les fidèles sont égaux. « Quant à l'honneur dans l'Église, c'est pour les plus petits ». À ce propos, il importe de distinguer l'un de l'autre les mots autorité et pouvoir. En français, le sens de l'autorité s'est mêlé de celui de l'authenticité. Toute autorité en Église ne peut « s'exercer qu'au nom de l'Évangile ou du Christ ». Toute personne envoyée par l'évêque pour exercer un ministère n'a d'autre mission que « de renvoyer les fidèles à leur baptême et à en témoigner au jour le jour ». Si Jésus parlait ou agissait avec autorité, c'est qu'il apportait « du neuf », « une parole nouvelle », comme venant de lui-même et il y « mettait tout son cœur, toutes ses tripes », allant jusqu'à risquer sa peau. Quand on a de l'autorité, on s'engage à fond. Jésus « parle à la foule, appelle ses disciples, en choisit Douze ». Tout ce que l'on reçoit, c'est pour le donner aux autres ; donc, ce n'est pas une affaire de bénéfice. Toute personne ordonnée ou mandatée par un évêque, qui bénéficie de sa charge, trahit son ministère, son engagement, sa vocation.

Il importe aussi de distinguer entre ritualité et liturgie. À partir du XIVe siècle, les officiants se sont éloignés de la foule, jusqu'à lui tourner le dos et à dire à voix basse les paroles de la consécration eucharistique face à un tabernacle, adossé au mur le plus éloigné des fidèles. Assister à la messe était valide, mais qu'est-ce que cela signifiait vraiment ? Peut-être de la religiosité ou du piétisme dans un contexte sacré, mais sûrement pas une participation communautaire de personnes baptisées. Et qu'en était-il de la liturgie de la Parole de Dieu, partie intégrale d'une célébration eucharistique ? « Ce sont les textes de l'Écriture, qui donnent la signification progressive de ce qu'est l'eucharistie, parce que Jésus a dit ce qu'il a fait et il a fait ce qu'il a dit ».

9 LA VIE SPIRITUELLE

Au XVIII e siècle, celui des Lumières de la raison, on a distingué le spirituel et le matériel. Plus récemment, le spirituel est devenu vagabond et récupérateur, utilisé dans toutes les sauces ; il y a même « une spiritualité athée ». « L'efficacité et l'émotivité ne sont pas des critères d'authenticité » d'une véritable spiritualité. Dans notre contexte, « une

première difficulté conduit en effet à la loi du nombre », la loi des marchés. Or, Jésus « ne nous a jamais demandé d'être nombreux ; il nous a demandé d'avoir du goût ». La deuxième difficulté a trait aux sentiments. Sans que la foi ne soit un désert sec, « tous les grands spirituels mettent en garde contre les impressions ». Alors que de nos jours « Dieu doit être perceptible » grâce au grand nombre et à la sensibilité, les Pères de l'Église n'ont cessé de dire, face aux païens des IV^e et V^e siècles « que Dieu n'était pas accessible à nos doigts ni immédiatement tangible ».

La vie chrétienne est heureusement sacramentelle. Le premier sacrement est le Christ et son corps est l'Église. Ainsi, la vie spirituelle chrétienne requiert d'être significative. Cet univers symbolique est tout à fait différent du système sacral, commun à toutes les autres religions ; le système sacral entretient un univers religieux fermé sur lui-même.. En christianisme, on est tout le temps renvoyé au Père. Même l'Esprit Saint, dont provient le mot spirituel, ouvre à la compréhension d'un autre, le Christ, et celui-ci se tourne et nous tourne vers le Père. Un symbole, c'est « ce que l'Esprit fait, puisqu'il nous conduit au-delà même de son action en nous ». L'imaginaire fonctionne sous le régime du miroir, qui renvoie l'image du moi, alors que le symbole comporte de l'altérité. La Bible est un livre symbolique, puisqu'il renvoie à quelqu'un d'autre, à Dieu. « Nous ne sommes pas une religion du Livre ; nous sommes une religion par le Livre ». L'Écriture est sacramentelle. Tout sacrement s'ouvre à l'autre.

« La vie spirituelle consiste dans la manière de mettre en oeuvre le baptême ». Dès lors, l'Église doit s'organiser de façon telle qu'elle favorise en chacun de ses membres son plein épanouissement baptismal. Ainsi, elle ne peut être comme un marché public, où chaque membre vend ce qu'il veut et impose ses idées. La logique de l'Église est celle de la réciprocité, comme dans la Sainte-Trinité. L'organisation de nos communautés paroissiales doit favoriser la réciprocité et la mission. Elle n'est pas là avec « un style New Look pour essayer d'intéresser des gens, mais pour développer ce que le baptême fait d'une personne ». Même la disposition des sièges dans une église incarne le spirituel ; des bancs à la queue leu leu et des chaises en rond modifient le genre de célébration. « Il ne suffit pas d'avoir une bonne chorale ». Il vaut mieux que les personnes présentes chantent, en comprenant ce qu'elles chantent. Quel que soit leur nombre, même dix, elles symbolisent la population du milieu. « Quand vous êtes dans la symbolique vous êtes dans la signification et vous n'êtes plus sous la fatalité du nombre ». « Le point le plus important d'une communauté chrétienne demande de passer d'une structure territoriale à une structure relationnelle ».

« Il ne suffit pas d'emballer les gens ni de leur plaire. Il faut les nourrir ». Et attention à l'usage de l'obéissance. Dans la Bible, celle-ci est toujours médiatisée. Entre la personne

qui donne l'ordre et celle qui le reçoit, il y a une mission. « Jésus obéit à son Père, mais « il y a une mission qui est la raison de l'envoi du Fils par le Père ». « Dans une communauté locale, le plus important n'est pas l'obéissance, mais la persuasion en vue de la vie de foi ». « Fonctionner à la manière du monde n'est pas évangélique, parce qu'on oublie le bien des personnes », dans le respect de leurs décisions de devenir adultes dans la foi.

La liturgie n'est pas la ritualité. Les gens présents à une célébration sont appelés à dialoguer ensemble avec l'officiant, qui représente le Seigneur. Aucun individualisme, même religieux, n'y a sa place. « Beaucoup de chrétiens sont substantiellement déistes et accessoirement chrétiens ». Mettre l'accent sur la Sainte Trinité ne consiste pas à disserter de façon abstraite sur le sujet ; c'est plutôt montrer que l'unité et la distinction font partie de l'amour, autant au sein d'un couple ayant des enfants qu'au sein de Dieu trine. Coexister est cependant plus difficile que cohabiter. « La spiritualité est une coexistence avec le Christ, dont on partage le même Esprit ; on forme un nous ». Ainsi en est-il d'une alliance, la seule façon d'incarner le baptême.

La prière est une expression de la spiritualité, même la prière de demande. Celle-ci peut-être abandon et confiance. On s'adresse au Seigneur, puis on se laisse changer par le Christ, par exemple en devenant plus confiant en lui. Mais il n'y a pas une vraie spiritualité, si elle n'est pas incarnée. Le matériel et le spirituel se marient, si l'on se met en marche humblement, si l'on écoute l'autre, si l'on nourrit le pauvre et si l'on vit en pauvre, « si l'on est désintéressé dans ce que l'on fait ». Ces postures spirituelles sont des parties intégrantes d'une vraie spiritualité. « La vigilance pastorale consiste en ce qu'on serve aux gens de la nourriture solide et non pas du lait pour les nourrissons ». Vivre librement ses relations requiert un temps de « prière solitaire ». « La propre de l'Esprit, c'est d'aller entre soi-même et les autres, car nous sommes à la fois uniques et reliés ».

10 LE CHRÉTIEN ET LA MORALE

« On ne peut identifier la vie morale et la vie de foi ». « Des gens peuvent avoir une foi authentique et mener une vie morale problématique ». L'expérience de Dieu ne dépend pas de la qualité évangélique d'une vie morale. De plus, quand il est question de morale, sa dimension privée est très souvent prépondérante, comme s'il s'agissait d'une affaire individuelle, alors que la morale publique demeure dans l'ombre, autant dans l'enseignement de l'Église que dans la société en général ; cette approche individualisante est inhérente à notre culture. Quand « l'Église s'intéresse au problème éthique, elle ne parle cependant pas de l'individu, mais de la personne ». Or, celle-ci est

à la fois individuelle et relationnelle. Les moeurs d'une personne se situent dans un milieu. Améliorer la vie morale des gens requiert une amélioration humanisante du milieu dans lequel ils vivent.

Le jansénisme du XVIIe siècle s'est manifesté de plusieurs façons : théologique, spirituelle, politique et morale. Sous cette dernière facette, il est réapparu en quelque sorte au XIXe siècle sous le nom d'un certain puritanisme ou rigorisme. Il a abouti à ceci : « il y a la règle et il faut l'appliquer ». Il ne s'agit « plus de savoir comment aider une personne à avoir une conscience éclairée et droite », la référence ultime pour avoir un bon discernement, mais de se conformer à une règle. On court-circuite alors la prise de conscience, le débat intérieur, la décision. On n'est dès lors plus dans la morale, mais dans l'obéissance à une règle. Le moralisme excessif, d'origine janséniste, a entraîné l'indifférence religieuse, même le rejet de toute religion. La loi civile est encombrée de règlements. « On ne peut pas calquer la loi morale sur la loi civile ». En Église chrétienne, on n'intervient pas évangéliquement, quand on condamne. Ce n'est pas en disant qu'il y a partout de l'immoralité « qu'on aide les gens à se faire une opinion et à discerner ». Tout n'est pas mauvais. Plutôt que de porter des jugements globaux sur une société pécheresse, il vaut mieux y remarquer « ce qui y est en train de se produire de positif ». Saint Paul a écrit : « Enfin, frère et soeurs, tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaine, voilà ce qui doit vous préoccuper » (Ph 4,8).

La foi chrétienne en Dieu n'a pas comme objectif de soutenir la moralité publique. L'Église n'est pas un ministère d'un gouvernement civil. « La foi donne une mesure de l'être humain, qui ne vient pas de l'être humain », d'autant plus qu'il est toujours différent selon les cultures et les peuples. « C'est Dieu, l'illimité, qui ouvre l'être humain à un horizon sans bornes ». D'une part, la personne humaine est créée ; d'autre part, à mesure qu'elle s'épanouit, elle peut croire en Dieu, faire alliance avec lui. La vie morale de la personne croyante est une réponse à l'amour initial de Dieu. « Être précédé par l'amour de Dieu ne signifie pas qu'on peut faire n'importe quoi, mais signifie que notre vie morale est animée par l'amour, un amour semblable à celui de Jésus le Christ ». Avoir l'impression de n'en avoir jamais fait assez », comme l'homme riche de l'Évangile, qui avait accompli tous les commandements et qui se demandait que faire de plus, relève non pas d'une morale d'amour, mais « d'une morale d'achat », l'achat d'une bonne conscience individuelle, qui accumule des bénéfices spirituels. « Ce n'est pas du tout la logique du Nouveau Testament ». Toute conception utilitariste de la foi, comme si elle était « une électrification du réseau moral », va à l'encontre de l'Évangile.

La foi n'est pas un remède à nos faiblesses ni un médicament pour nos blessures ; « elle est la confiance faite à quelqu'un », comme celle du centurion romain en Jésus. La foi n'est pas une thérapeutique morale. « La foi permet de trouver la paix, parce qu'on est aimé en premier. Mais les blessures restent, les boiteux restent, les paralysies restent », en somme les péchés. « Le problème le plus difficile consiste en la difficulté qu'une personne a de faire confiance ». « On ne remplace pas des manques de confiance en soi », souvent dus à des blessures psychologiques, « par des raisonnements et des discours ». Un long accompagnement, empreint de tendresse, peut aider quelqu'un à se considérer digne de confiance. Et en dernière analyse, « on ne peut jamais entrer dans le jardin secret de quelqu'un, quand la porte est fermée ». L'Église, en ce sens, devrait toujours être respectueuse à l'égard de toute personne, en se tenant à la porte. « Je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Apocalypse 3,20) ; Dieu est à la porte. Si Dieu n'y entre que très discrètement, qui peut oser défoncer la porte ?

« L'Évangile ne nous demande pas simplement d'avoir la foi, mais aussi de faire très attention à la manière dont nous vivons comme croyantes et croyants », ce qui comporte un agir moral. Le plus grand amour consiste à « donner sa vie pour ses amis » (Jn. 15,13), sans rien demander en retour. Il n'est pas chrétien de s'attendre à un retour, tel celui-ci : « après tout ce qu'on a fait pour toi ! » Dieu s'approche de chaque personne, mais laisse de l'espace ; il n'est pas fusionnel ; il laisse libre. « La vie morale doit laisser l'espace de la conscience, de la décision, une zone qui permet à la conscience de réfléchir. Ainsi, une personne humaine « peut à la fois croire et être un être moral ».

La morale privée est « la plus facile ». Son champ d'action est « facile à rejoindre ». Si elle ne prend pas en compte la culture ambiante, elle n'a pas d'impact. L'Évangile a amené les premiers chrétiens à considérer les esclaves comme des frères et à partager leurs biens entre eux, ce qui a servi à humaniser la culture gréco-latine, à le transformer tant soit peu en royaume de Dieu. Les membres de l'Église sont appelés à témoigner collectivement d'une amélioration des relations entre les êtres humains, entre les peuples, spécialement avec les millions de personnes émigrées. Il ne suffit pas que l'Église s'exprime là-dessus ; elle doit s'engager. « Lorsqu'une religion se désengage de situations inhumaines, l'intégrisme devient la religion des riches et de ceux qui les suivent ».

L'Église s'engage à différents niveaux : local, diocésain, national, mondial. La parole sociale de l'Église a peu de prise dans notre monde actuel, parce qu'elle manque de relais. Les évêques ne suffisent pas. L'Église, ce sont tous ses membres et les relais sont

des ouvriers, des gens d'affaires, des politiciens, des personnes syndiquées, des banquiers, des professionnels. La morale sociale « est relayée par la manière de travailler sur le terrain, par les contacts noués, les relations prises, les gens rencontrés, par les petites décisions mises en œuvre ». De toute façon, ce sont les personnes « qui avancent, qui sont des êtres moraux », et ce « en proportion de ce que chacune peut faire ». Si on oublie ça, on quitte l'Évangile ».